Document généré le 25 avr. 2024 02:38

Liberté

Stendhal sur le chemin du roy

Stendhal, alias R.

Volume 9, numéro 4 (52), juillet–août 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29618ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Stendhal (1967). Stendhal sur le chemin du roy. *Liberté*, *9*(4), 131–132.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Stendhal sur le chemin du roy

Le texte qui suit est extrait d'un article sur Le Voyage dans l'Amérique du Nord pendant les années 1827 et 1828 *(par le Capitaine Basil HALL, de la Marine Royale)*

Cet article, paru dans le National *du 10 mars 1829, est simplement signé d'un « R », mais dans le recueil des numéros de ce Journal, constitué par Monsieur Thiers (le futur Président de la République) qui était de ses fondateurs, une note marginale manuscrite indique qu'il est de Beyle (orthographié d'ailleurs Bayle).*

Il a été édité, à tirage restreint, parmi les « Pages retrouvées » de Stendhal, chez Emile-Paul, en 1929 avec un fac-similé de l'annotation de M. Thiers.

« ... Après avoir navigué sur le lac Ontario, qu'il est si grand qu'il a l'aspect d'une mer, M. Hall arrive à Québec, par le fleuve Saint-Laurent. On était au mois d'août. M. Hall se plaint du plus grand inconvénient qu'éprouve le voyageur qui parcourt l'Amérique : ce sont les mosquitos (sorte de cousins). M. Hall cite un Anglais peu riche, homme de sens et de courage; il avait obtenu une place avantageuse sur les bords du Mississipi; mais il trouva les cousins tellement intolérables, qu'il abandonna tout, et revint en Europe.

M. Hall naviguait sur le Saint-Laurent dans un simple bateau, avec sa femme et sa petite fille, lorsqu'il fut surpris par une tempête. Je suis fâché de ne pouvoir citer les deux pages dans lesquelles lui, officier de marine formé par vingt-sept années de navigation, rend compte de ce qui se passa dans son coeur pendant les deux heures que dura le danger. (Tome 1er,

page 376). Ses bateliers étaient Français, et parlaient tous à la fois.

M. Hall trouva le Canada habité par des Français qui parlent la langue qui était en usage vers la fin du règne de Louis XIV. Au moment où il entre dans la ville de Mont-Réal, elle est agitée par une élection. Il lit sur tous les murs ces mots écrits avec de la craie et des lettres de deux pieds de haut : Papinau pour toujours. Papinau était le candidat populaire. Mais au lieu de crier et d'écrire vive Papinau ! comme on ferait en France, les Français du Canada ont traduit la phrase d'usage en Angleterre en pareille circonstance : « Papinau for ever » !

Ces Français du Canada se distinguent par leur bonne humeur au milieu de la race anglaise. Presque tous ont une charrette et un cheval; ils l'exhortent à travailler, et le piquent d'honneur. « Que dira-t-on, s'écrient-ils, quand on saura que tu es bien nourri, et que cependant tu te comportes comme un paresseux ? »

Le 28 août 1827, M. Hall quitta Québec, pour aller observer les paysans français qui forment la grande masse de la population du Bas-Canada. Il allait aux cascades de Montmorency. Pendant une route de dix lieues, M. Hall trouva le pays le plus agréable et le mieux peuplé. Les maisons, toutes placées sur la grand'route, se touchent presque. Il n'a rien vu en Amérique qui ait l'air aussi prospère et aussi heureux : toutes les maisons sont blanchies avec soin, et ont un aspect de propreté et d'aisance. Je suis sûr que le lecteur partagera le plaisir que j'ai éprouvé à retrouver au bout du monde une société de Français heureux et gais. M. Hall admire les beaux yeux noirs et l'air riant des femmes.

Souvent, le Canada a été mécontent du gouvernement de l'Angleterre; aisément, cela se peut croire. Maintenant, M. Hall veut nous persuader que les Canadiens sont plus heureux sous le gouvernement d'une aristocratie jalouse et altérée d'argent, qu'ils ne le seraient en se gouvernant eux-mêmes. J'avoue que je n'ai jamais rien lu d'aussi singulier. J'ai relu deux fois ce passage, pour voir si ce n'était pas une plaisanterie sérieuse comme les Anglais en font quelquefois. Le Canada introduit dans les Etats-Unis une énorme quantité de marchandises anglaises de contrebande, c'est ce qui donne de l'occupation à ces paysans français que nous avons vus faisant constamment la conversation avec leur cheval. Cette circonstance de la contrebande et des avantages pécuniaires qu'elle produit peut retarder d'un demi-siècle la réunion du Canada aux Etats-Unis.

R.